

Le début de mon histoire.

« J'ai essayé de réfléchir au début de mon histoire. Il y a des choses que je ne comprends pas. Mais c'est insignifiant. Je n'ai qu'à continuer. » (Samuel Beckett)

Continuer à vivre ou continuer à écrire. Ecrire pour vivre et pour revivre ou vivre pour l'écrire ? Cela n'a l'air de rien cette injonction que je me donne : continuer. Il faut du courage pour continuer à vivre. Encore plus, peut-être, pour décider d'arrêter. Il faut du courage pour écrire. C'est pas naturel du tout. Il faut de la volonté, de la constance, de l'opiniâtreté, beaucoup de motivation. Et se fixer des règles ou un planning journalier. Et puis écrire quoi ? **Mon histoire de vie ?** C'est ce que je connais le mieux.

Pas besoin de me documenter, il me suffit de fouiller dans les limbes de ma **mémoire**. **Me souvenir**. Est-elle, réellement intéressante pour autrui, ma vie ? Et si ça n'était pas ma vie, l'histoire comme elle a été vécue, qui devait intéresser le monde, mais plutôt le récit que j'en ferai. C'est ma façon de **raconter**, de trouver des formes originales pour écrire, de trouver **mon langage propre** qui pourra intéresser les autres. Sinon, à part de montrer mon époque, des façons de vivre spécifiques, à **ma culture**, aux lieux traversés, à ce qui se passait « de mon temps », de raconter une sociologie et une histoire datées, **mon histoire**, en elle-même, n'a rien de passionnant.

D'autres qui ont traversé l'Atlantique à la nage, découvert une plante, inventé une musique, écrit des romans ou trouvé un concept... ont mille fois plus de raisons pour écrire leur histoire. Parfois ils ne le font même pas. Alors, que me restes-t-il ? Je pourrais **ré-inventer ma vie** pour en faire une **fiction auto-biographique** ou **la romancer**, « avancer masqué » comme Pérec. Je pourrais le faire. A l'école, la sœur disait, navrée, à ma mère qui l'écoutait poliment : « Votre enfant, il a trop d'imagination, il n'écoute pas. Il est toujours en train de bailler aux corneilles ». Moi, j'aimais bien les corneilles que j'entendais piailler autour du haut clocher de l'abbatiale St Sauveur. Mais elle disait aussi à ma mère qui n'en savait trop rien : « Il est dur votre enfant, il ne pleure jamais. Même quand il est puni ». L'école ou la colle, il y avait peu de différences ! Et puis, un peu plus tard : « Votre fils, il sera ingénieur ». Je ne savais pas pourquoi. Je ne savais même pas ce que c'était. Et ma mère non plus, sans doute. Mais elle n'a jamais épilogué là-dessus, manière de me dire qu'il fallait laisser parler la maîtresse et penser tout autre chose si on voulait. C'était, somme toute, pas très important et fallait la laisser parler. Toutes les opinions sont dans la nature. Et moi, je me suis dit que jamais, je ne deviendrais ingénieur et que je ne voulais même pas savoir ce que c'était. Par la suite j'ai cru comprendre que mon grand-père paternel avait été ingénieur dans les chemins de fer mais comme j'avais été le voir dans une maison de retraite près d'une petite gare j'ai toujours voulu croire qu'il en était le chef de gare. Cela me semblait plus vrai et plus poétique. C'était, en plus, en forêt du Gâvre. Alors de voir traverser les rails par des chevreuils, des sangliers ou des biches, c'était autrement plus excitant que de faire de l'arithmétique comme j'imaginai qu'un ingénieur faisait.

Mon histoire de vie, je pourrais la construire comme un roman d'amour avec un beau décor, le Maroc par exemple ou l'Afrique des grands lacs et le pays des monts de la lune. J'y camperais des personnages, le « chibani » qui garde ma petite sœur enterrée au cimetière d'El Hachech près d'Agadir. Ou bien monsieur Hurien et mon professeur de sociologie à Paris. Ou encore Immaculée, secrétaire de la délégation des volontaires à Kigali, morte du sida à Nairobi. Ou Anne-Marie que Mathilde appelait Mali lorsqu'elle était petite, comme elle désignait aussi sa couverture comme une pâture ou une patule car en Kinyarwanda, le r et le l se prononcent de manière indifférenciée. Alors, elle copiait sa Mali. Je pourrais construire une intrigue qui couvrirait toute la longueur de ma vie et ce serait comme un fil rouge qui en expliquerait l'itinéraire, la trajectoire. Mais, ça, il faut encore que je le trouve.

Je savais pertinemment, étant petit, ce que je voulais faire lorsque je serai grand. Je voulais retourner en Afrique. Alors je voulais bien être missionnaire ou militaire, explorateur ou coopérant. Et quand j'ai commencé des études d'agriculture à Paris, ça n'était pas que j'aimais ça. D'avoir vécu à Redon, capitale des manifestations paysannes, je savais bien que d'être paysan, c'était un métier de bouseux. D'ailleurs, entre copains, quand on se traitait de « paysan », c'était une injure qui portait. Et d'en découvrir les facettes productivistes avec de la compta qui m'ennuyait, des calculs de rations pour forcer les vaches à donner plus de lait ou de viande, de sélection pour les rendre aussi meilleures productrices, de rentabilité, de taux, d'engraissement des terres avec du NPK, je n'ai pu que confirmer que les métiers liés à la terre, que ce soit agriculteur ou conseiller technique, ou ingénieur dans une multinationale, ce n'était pas pour moi. D'ailleurs, si j'avais suivi ce cursus, c'était parce que je croyais que c'était encore dans ce domaine que j'avais le plus de chance d'être envoyé dans un pays du Tiers-monde. Mais je me tournais de plus en plus vers l'économie ou **la sociologie rurale**. J'avais même tenté de faire un stage avec Henri Mendras qui venait d'écrire « la fin des paysans ». Malheureusement il voulait un vrai sociologue. Alors je suis allé réaliser une étude économique en bord de Loire pour découvrir que c'était les agriculteurs qui travaillaient encore avec leurs chevaux et non avec un tracteur qui s'en sortaient le mieux. Cette découverte ne m'a pas poussé vers le « progrès » et je me suis tourné vers l'agriculture biologique et la biodynamie de Steiner. A l'époque, seuls les nostalgiques du retour à la terre à tendance pétainiste, parlaient de méthodes paysannes naturelles. Mai 68 n'arrivera qu'à la fin de l'année scolaire apportant de nouvelles réflexions sur la question avec, par la suite, les communautés d'Aveyron et d'Ardèche, le renouveau de la « bio » et les luttes du Larzac.

Mais avec ces sujets, on entre déjà dans le vif alors que je n'ai même pas eu le temps de réfléchir sur la trame et le sens de **l'histoire à raconter**, sur la manière de la faire. Et la question que je me pose si je veux écrire une sorte de roman d'amour c'est : « quelle fin puis-je donner à mon récit ; dois-je l'inventer au risque de dévier de la vérité » ? Mais c'est Annie Ernaux qui dit : « Dès qu'on écrit sur soi, **le choix des mots**, c'est déjà de la fiction ». J'aime bien Annie Ernaux, elle ne se cache pas derrière les mots. Elle écrit ce qu'elle sait, qu'elle a découvert en écrivant sa vie. L'écriture est-elle une science exacte ? Et Philippe Lejeune, grand spécialiste de l'autobiographie, a bien montré les limites du vrai et de la fiction dans un **récit de vie**. Alors, autant dire que notre histoire est aussi vraie qu'un roman tout droit sorti de notre pure imagination, peu importe d'où l'on tire ses sources. J'écrirais ce que j'ai envie de dire sur mon histoire de vie, comme je l'ai interprétée, avec l'argumentaire et la forme et les détournements poétiques ou lyriques qu'il me plaira de faire. Je ne prétendrai jamais que c'est la vérité. Mais ce sera la mienne et j'écrirai ma vie avec mes lunettes du moment, qui ne seront pas celles que j'avais lorsque j'étais à l'école en Bretagne, pensionnaire à Immouzer du Kandar, étudiant à Paris, habitant de la vieille ville d'Alger, travaillant près du Lot, à Toulouse ou à Kigali. Ce sera mes lunettes d'aujourd'hui où je repense **aux temps passés**. Pourquoi pas même, carrément avec de modernes lunettes de l'année 2027. Je pourrais écrire un récit à remonter le temps et partir de l'année de ma mort. Ainsi je pourrais écrire non pas « je suis né le... », mais « je suis mort le... 2027 » : J'étais parti organiser un **atelier d'écriture** dans le désert mauritanien entre Atar et Chinguetti lorsque je me suis éloigné de mes compagnons pour répondre à un besoin pressant alors qu'il y avait une tempête de sable fréquente en ces endroits et, bêtement, je me suis perdu. Je n'étais pas loin du tout de notre campement mais j'ai dû m'en éloigner encore en cherchant et puis j'ai crié, marché et, n'en pouvant plus, affolé, j'ai décidé de m'arrêter, de m'abriter du mieux que je pouvais avec mes voiles, entre deux dunes. Et j'ai dû somnoler, assoiffé, étourdi par tous les grains de sable qui me frappaient au visage, me rentraient dans la bouche, crissait sous mes dents, me frappaient les jambes. J'ai dû sombrer dans l'inconscience. Pendant trois jours mes compagnons m'ont cherché, m'ont appelé et, au quatrième jour, entre deux dunes, ils m'ont trouvé. Je n'avais pas été très loin, un ou deux kilomètres à peine. J'étais mort complètement déshydraté. Ils m'auront enterré sur place mais je crois qu'un prochain Harmattan (du nom d'une célèbre maison d'édition) m'aura enfin découvert pour éditer ces quelques mots.

Flash-back : Ces mots que quelques années avant, je suis en train d'écrire à l'auberge de la roseraie près de Duravel avec quatre autres **compagnons d'écriture**. C'est là que sous un marronnier qui étale ses branches au-dessus de nous, nous protégeant d'un soleil automnal, j'écris ces lignes et je couche sur le papier ce récit de vie à l'envers. Je me prépare une retraite en discutant avec Frédérique, peu méritée sans doute vu les sinuosités de mon histoire de vie, mais que je pourrai peut-être prendre l'an prochain, si dieu le veut.

Il y a tant de choses qu'on fait sans les comprendre. Je pourrais en faire une liste dans mon histoire de vie. Pourquoi vouloir vivre ici ? Pourquoi choisir de vivre avec telle personne plutôt qu'avec une autre ? Pourquoi croyons-nous que la vie est si longue lorsqu'on la débute à deux, lorsqu'un enfant arrive, lorsqu'on la vit au jour le jour et qu'on la goûte sans même s'en rendre compte, sans la voir s'écouler. Et puis un jour ou l'autre, on la regarde un peu, pour la mort d'un copain, d'un neveu, d'une maman ou parce qu'on se rend compte, d'un coup, qu'on a pris un coup de vieux, et l'on calcule qu'on a vécu déjà un quart de siècle, ou même un demi siècle, et, plus tard, encore plus. Alors on s'assied un peu, dessous un marronnier, et puis on réfléchit au **sens de sa vie**. Qu'ai-je donc été cherché à Alger, à Dublin ou à Cork, à Londres ou à Brighton, à Séville, à Lisbonne ? Qu'allais-je faire à Niamey ou à Nouadhibou ? Qu'ai-je bien fait à Kigali, juste avant le génocide ? Pourquoi avoir reconstruit une maison dans le Lot plutôt que traversé la cordillère des Andes ou appris la philosophie ? Pourquoi n'avoir pas vécu au Chili, au Pérou, en Inde, au Laos, au Sri Lanka ou au Vietnam ? Quelle mouche tsé-tsé nous a piqué d'aller en train de Nairobi à Monbasa puis en bus avec Gwénola sur les pistes inondées de Malindi à Lamu ? Pourquoi ai-je le droit de parler des deux filles que j'ai eu avec Lizzie mais jamais d'une troisième que j'ai désiré aussi ? En Afrique j'en aurais eu le droit. Pourquoi ne suis-je pas resté à Agadir où je suis né, à Redon où j'ai encore mes repères d'enfant, à Paris où je me suis construit adulte ? Je ne sais plus comment me dire, je ne danse pas bien la gavotte, je n'ai jamais parlé occitan. Je ne suis d'aucune église, d'aucun parti et ne suis pas nationaliste. Peut-être **un écureuil dans sa cage**, toujours en train de la faire tourner, en pensant que c'est le monde qu'il fait tourner. Une vie, ce n'est peut-être qu'une grande illusion, juste un temps pour poser des questions ! Mais ce ne serait pas une excuse pour ne pas écrire sa véritable histoire de vie. Ou plutôt **sa propre fiction autobiographique**.

Tugdual de Cacqueray